

Paroles

« T'as toujours cette image-là qui te retombe sur le dos »

Cet entretien a été réalisé à l'automne 2006, au cours d'une enquête menée durant environ neuf mois dans un lycée polyvalent des métiers de la construction et de l'énergie.

Élève de BEP « Techniques du froid et du conditionnement de l'air », Magyd revient sur son parcours au collège, le statut de l'enseignement professionnel par rapport aux filières générales, le mouvement anti-CPE (qui avait éclaté au printemps), mais aussi – et de manière plus essentielle – sur sa trajectoire scolaire et sociale. Il en dresse dès l'abord un bilan lapidaire : « Au début j'étais bien parti, et puis après en quatrième, j'étais dans une classe chaude donc j'ai plus mis l'ambiance que taffé ». Il précise d'ailleurs qu'à l'école primaire, il était « une tête », à tel point que, rencontrant il y a peu un ancien instituteur, celui-ci lui aurait dit « j'pensais pas que t'allais aller en BEP ».

Issu d'un quartier populaire situé au centre d'une ville moyenne, Magyd n'a pas fréquenté le collège du quartier mais, du fait d'un hasard institutionnel et géographique, un établissement accueillant en majorité des jeunes de milieux favorisés. De cette expérience, il semble avoir tiré non seulement une lucidité certaine quant aux inégalités de destin (« y a des gars papa maman ils sont toujours derrière, moi j'me démerde depuis que j'suis

UGO PALHETA

Doctorant à l'Observatoire sociologique du changement (OSC-CNRS)

petit »), mais aussi une farouche revendication de dignité, corrélative de l'emprise du stigmaté sur tous ceux, peu importe leur couleur ou leur origine d'après lui, qui habitent les quartiers populaires.

Peut-être du fait de cette position atypique au collège – celle d'un adolescent de milieu populaire dans un établissement favorisé –, Magyd se distingue de nombre de ses camarades par une conscience aiguë de la fonction de relégation collective que remplit l'enseignement professionnel dans l'institution scolaire. Cette lucidité n'est d'ailleurs sans doute pas étrangère aux attentes et aux espoirs de ses parents, notamment de sa mère qui « [le] voulait dans les bureaux », pour lui éviter les problèmes de santé rencontrés par son père plombier. Magyd précise ainsi qu'il aurait lui-même voulu « faire un bac L, pour faire un métier qui [lui] plaît », mais comme lui a dit sa mère : « Quand t'étais petit tu travaillais, après t'as voulu jouer le barbeau ».

Pour Magyd, si les études professionnelles ont une valeur et leurs élèves une dignité, celles-ci ne sont jamais données ; elles doivent être conquises contre

les mécanismes – innommables en tant que tels mais apparaissant sous la forme du « ils » (« ils vont pas mettre des p'tits citadins bourgeois ») – qui assignent un public défavorisé et disqualifient symboliquement cet ordre d'enseignement. Il est d'ailleurs significatif que, parlant de lui-même et de ses camarades, Magyd paraisse reprendre à son compte les termes mêmes que « les gens » utilisent selon lui pour les qualifier – « cas-soc' » [cas sociaux], « cailles » [racailles] –, et ainsi les représentations qu'ils se font du public de l'enseignement professionnel.

Sa déception de ne pas être parvenu à intégrer une seconde générale ne se traduit pourtant pas chez Magyd par un rapport dépréciatif à l'égard des études professionnelles. S'il parvient, malgré tout, à donner du sens et attribuer une valeur à la formation dans laquelle il est engagé, c'est que les fins proposées par l'enseignement professionnel lui semblent dignes d'être poursuivies. Le « refus de l'héritage ouvrier » et « le sentiment de honte sociale » (pour parler comme Stéphane Beaud et Michel Pialoux), Magyd ne les partage pas vraiment. S'il admet, s'appuyant sur l'exemple de son père, que les « boulots manuels » éprouvent et épuisent les corps, il vante – dans ce qui apparaît il est vrai comme un discours de rationalisation et de requalification symbolique – non seulement leurs débouchés en termes d'emploi, mais aussi leur utilité sociale et la valeur de la qualification acquise.

Plus profondément, le processus de désinvestissement/contre-investissement, par lequel les individus révisent et déplacent leurs aspirations pour s'accommoder d'un destin social qui les contredit, s'opère chez Magyd sous le signe de ce que Bourdieu appelle un « sens de classe ». S'exprimant essentiellement sous la forme d'une critique de la domination

symbolique (des « petits bourgeois » et des filières générales), mais plus généralement à travers l'évocation constante de l'opposition entre « eux » et « nous », ce sentiment d'appartenance collective – qui n'est pas (ou pas encore) « conscience de classe » – donne ainsi sens à la fois à son engagement présent dans la formation et aux espoirs qui naissent ou se précisent durant celle-ci.

De l'école primaire au collège

J'étais une tête en primaire. [...] Tout le monde le disait. Là par exemple j'ai vu un prof à moi en primaire, il m'a dit : « Tu fais quoi ? », « J'suis en BEP », « Ah bon ? J'pensais pas que t'allais aller en BEP ». Ça l'a étonné. Peut-être qu'il se disait : « Peut-être celui-là il finira pas en BEP ». En fin de compte si.

Pourquoi, c'est une punition le BEP ?

Non mais voilà quoi c'est... Mon père il a fait plombier, il a fait des métiers comme ça, donc il s'est dit : « Peut-être que lui il sera dans les bureaux ». Tu vois c'est pas qu'y a des métiers pour les uns et des métiers pour les autres, mais t'as vu il est plombier mon père et il a les genoux rongés, il s'est fait opérer plein de fois. Lui il m'a dit : « Heureusement ils ont besoin de monde ». Imaginons ça aurait été bouché, bah il m'aurait dit : « Fais autre chose ». [...]

Comment tu regardes avec le recul les années que tu as passées au collège ?

Bah au début j'étais bien parti, et puis après la quatrième j'étais dans une classe chaude donc j'ai plus mis l'ambiance que taffé. [...] J'choisissais un peu mes matières aussi au collège, genre j'aimais

le français et l'histoire donc là j'taffais. Et puis même c'est pas facile : à la maison j'travaille tout seul, quelquefois avec mon père mais voilà quoi ! Y a des gars papa maman ils sont toujours derrière moi j'me démerde depuis que j'suis petit. [...]

C'est quoi qui te plaît justement en français et histoire ?

J'sais pas on développe des thèmes intéressants. On parle des pauvres et des riches, de la société comment ça se passe. On développe des thèmes qui servent, qui sont utiles, des réflexions, c'est du concret. C'est plus concret que du blabla genre les maths « tu fais ci tu fais ça », alors que le truc si ça se trouve tu l'utiliseras jamais de ta vie.

On voulait jouer les durs.

Au collègue ça t'est arrivé d'avoir comme on dit des « problèmes de comportement » ?

Ouais, vite fait. Quand j'suis rentré ils m'ont mis avec des gars à moi, des potes. On venait du même milieu, on était entre nous, et puis tu vois y avait les petits blindés de Saint-Antoine¹ [quartier favorisé de la ville], on les appelait les petits bourgeois. [...] J'sais pas si tu m'comprends, on voulait jouer les durs. On s'est dit « eux ils viennent de là, ils connaissent pas », on faisait « cinq euros de shit », pour eux c'était un truc de fou. On se prenait pour des grands, on voulait faire tout comme les grands [...]. Ça servait à rien. C'est peut-être une manière de se montrer supérieur aux autres : ils nous craignent, ils nous respectent, des trucs comme ça. Pour frimer surtout.

1. Les noms de personnes, de quartiers et d'établissements scolaires ont été anonymisés.

Et dans tes rapports avec les profs, ça se passait bien ?

En sixième avec la prof de français c'est parti en sucette plus d'une fois. [...] Genre elle vient elle m'tire la joue, elle m'dit « mais qu'est-ce que tu fais ? », c'est parti j'lui en ai mis une. Après y a eu les petites insultes. Quand j'étais petit j'avais pas froid aux yeux, mais après j'ai vu que, dans tous les cas, que j'insulte le mec ou pas, j'étais baisé, ça servait à rien. [...]

Les petits bourgeois de Saint-Antoine

Et avec les autres élèves, ça se passait comment ?

En fait on était deux, moi et un renoi [noir], c'était un pote à moi, on vient du même milieu, on s'connait depuis qu'on est p'tits. Les autres on les connaissait pas et ils avaient peur de nous, « ils viennent des Moulins, c'est des ouf », donc nous on a joué sur ça et voilà on dirigeait la classe. C'était nous deux contre toute la classe. [...] Dans notre tête y a nous, « les ouf des Moulins » et eux les petits bourgeois de Saint-Antoine. Ça marchait comme ça. Et puis voilà on était plus agressifs qu'eux. Eux c'était : « Avec mon père on est parti, on a vu ça au musée nin-nin-nin »... J'sais pas si tu m'comprends. Nous on jouait sur ça, et on a pris la confiance vite fait, au fur et à mesure. [...] Après c'est devenu de la bêtise, c'est de la connerie pure.

Dans ton collège les mecs des Moulins, ils étaient en minorité pourtant, non ?

Au début y avait moins de mecs des Moulins, mais on met deux de parmi nous et on en met dix d'à côté, ceux que t'entendras le plus c'est nous. Ça se voit direct, y a un certain charisme qui s'installe. Ça paraît logique. Ils disent rien, et puis en général

nous on a plus une grande gueule qu'eux. Et puis nous on voulait pas perdre ça, on les tenait par les couilles, bah voilà il fallait que ça dure. Et puis de fil en aiguille, tu veux jouer le grand et puis après t'arrêtes de bosser, tu commences à répondre au prof, de fil en aiguille tu chutes.

L'orientation en fin de troisième

Comment ça s'est passé l'orientation en fin de troisième pour toi ?

Bah c'est simple. Au départ t'as vu j'aimais bien le français, j'étais bon. J'me suis dit j'vais faire un bac L, pour faire un métier qui m'plaît. Et après tu vois j'ai pas eu mon brevet des collèges, ça fait que j'étais triste... Et puis après ils m'auraient pas pris à Pascal [lycée du secteur, le plus prestigieux de la ville] sans le brevet. J'ai un pote qu'est à Pascal, il a eu son brevet mais quand même on lregarde de travers. Il m'dit : « Ouais dans ma classe y en a qui m'disent t'es un ouf t'es des Moulins ». T'as toujours cette image là qui te retombe sur le dos, qui que tu sois : un petit renoi, un petit beur, un petit chinois, n'importe quoi, même un italien, un portugais ou un espagnol. C'est la même chose quoi ! Franchement y en a ils aiment se mélanger, mais y en a d'autres ils te forcent à rester dans ton coin.

Et le BEP, tu y as pensé quand ?

Bah j'sais pas, parce que moi après elle nous a dit « vous faites 3 vœux », donc j'en ai fait 3 : au début j'avais mis Pascal, après j'ai mis Perdiguier [lycée des métiers du bâtiment], et j'ai mis un BEP vente à Monnet j'crois. Voilà, comme j'ai pas eu mon brevet des collèges ils m'ont orienté à Perdiguier.

C'est qui « ils » ?

Bah le truc, l'ordinateur tu sais, qui fait... Tu vois après j'suis venu à Perdiguier, j'me suis dit « peut-être que ça va être plus facile pour moi et puis j'suis sûr d'avoir du boulot ». Dans un sens j'regrette pas, parce que les mecs qui font un bac L, un bac S, nin-nin-nin, qui poursuivent pas après, ils vont faire quoi ? On t'embauche pas. Alors que là, imaginons t'as juste un BEP bon tu vas savoir faire ça, faire ci, tu vois c'est déjà un début. Ils vont préférer prendre un mec qu'a des connaissances professionnelles qu'un mec qu'a fait que de la paperasse.

Et pourquoi ce métier-là ?

Bah mon père il est plombier. Et puis c'était la période où il commence à faire chaud. Après avec mon père on parlait de clim' [climatisation]. Au début j'allais en plomberie, comme mon père, mais ma mère elle a dit « mais non... sa santé elle est foutue... ». Après mon père il m'a dit « bah pourquoi tu fais pas de la clim' ? En plus ça marche bien en ce moment ». J'lui ai dit « j'sais pas, peut-être ». Comme dans la clim', le froid [« techniques du froid »], on peut varier, on fait un peu de l'électricité, un peu de la mécanique, de la tuyauterie, de la plomberie, ça m'attirait ça. J'me suis dit « au moins j'vais pas y aller dans le vide ». Si j'fais pas de froid j'pourrai faire de la plomberie ou de l'électricité. [...]

Et ta vision du métier a changé depuis que tu suis la formation ?

Bah c'qui a changé c'est que j'me disais « ouais si ça s'trouve j'vais pas trouver de travail ». Mais bon on peut trouver du travail, mais avec un BEP c'est juste, ou alors faut vraiment être super super bon. Mais tu vois dans un sens c'est bien mais dans un autre c'est pas bien. Parce que imaginons j'serais allé autre part,

genre j'aurais fait un bac L ou un truc bordel. J'deviens prof, tu vois un prof il a les vacances scolaires, il a plein de trucs, il fait comme ses élèves, il travaille pas sinon. Et un gars sur le chantier il va faire des heures sup', il a pas de vacances scolaires. Là j'étais en stage le gars il m'a dit « par mois on a le droit à deux jours et demi de congés ». Donc c'est un peu bidon. En plus ils galèrent, ils travaillent dans le froid. Y a des contraintes tu vois. Mais bon faut les accepter, t'es payé pour travailler, faut savoir c'que tu veux.

Un lycée de « cas soc' »

Tu te faisais quelle image de Perdiguier avant de venir ici ?

À tous les gens j'leur disais « peut-être Perdiguier », on m'disait « lycée de cas-soc' », « Perdiguier, que des fous ». En plus c'est vrai j'm'en rends compte. À Perdiguier ils regroupent les gothiques, les mecs un peu dérangés dans leur tête. Y a tous les styles un peu différents : nous ils nous appellent les « cailles ». Tu vois ils regroupent. J'dis pas qu'à Pascal y a pas de baba-cools ou nin-nin-nin, mais tu vois c'est plus des mecs genre bonne famille. Tandis qu'à Perdiguier, même si c'est des mecs bonne famille, ils auront toujours un truc : soit c'est des mecs qui roulent des gaz [joints], des bolos, des mecs genre baba-cool, ou des mecs qui s'habillent en noir, grandes bottes en cuir. [...] Tu vois un p'tit mec, genre François Dumont ou j'sais pas quoi, à Perdiguier jamais. Ou alors si tu l'vois c'est qu'il a un truc spécial. [...] Ils vont pas mettre des p'tits citadins bourgeois. [...] Et puis Perdiguier j'me suis dit moi j'm'en fous, j'y suis j'fais c'que j'ai à faire, j'en ai rien à foutre des autres. Après tu dis que t'es à Perdiguier, y en a qui te disent « c'que tu fais c'est bidon ». Mais moi j'ramène un mec de Pascal, j'le

mets devant une cellule, j'lui dis « vas-y règle-là », il a beau avoir fait j'sais pas quoi en maths il y arrivera pas. Parce qu'il aura pas fait c'qu'on a fait nous. Pour eux toi t'es là, « t'es un cas soc' par rapport à nous », genre toi tu vas faire le sale boulot nous on sera dans les bureaux. Mais les gens qui t'disent ça ils sont tout morts [ils n'ont rien compris], parce qu'y aurait pas les maçons qui construiraient les bureaux ils travailleraient où eux ? En plus j'sais pas moi j'm'en bats les couilles : j'sais qu'ils trouveront pas de travail, ils vont aller à l'ANPE, ils vont rester à l'ANPE. Alors que les gars qui font un BEP ils peuvent s'en sortir, ils auront des débouchés, c'est plus sûr. [...]

Et toi t'as l'impression qu'on te le fait ressentir que t'es à Perdiguier, et que c'est censé être un lycée de « cas soc' » ?

Bah oui, tout le temps. À Perdiguier, t'as presque honte de le dire. [...] Tu vois moi j'm'en fous, celui qui m'dit « t'es un cas soc' » j'le plie en deux ou j'le remets en place normalement. Mais bon voilà, dans l'esprit des gens tu leur dis Perdiguier c'est « cas soc' ». [...] Pour eux c'est que t'es un raté, t'as plus de vie, c'est les mecs qui veulent plus aller à l'école, qui sont un peu dérangés, qu'ont besoin de soin. C'est les gens qui dans la société n'auraient pas à être là.

Retour sur l'orientation

Au moment de l'orientation, t'as pensé à l'apprentissage, l'alternance ?

[...] L'apprentissage non ! Franchement j'y ai pas pensé directement mais bon j'me suis dit. En plus l'apprentissage en général ils font que dalle en anglais, français, maths. Nous encore peut-être c'est un petit peu en dessous des lycées généraux, mais on fait quelque chose. Alors qu'eux

ils vont aller là-bas une semaine se croiser les pouces. [...]

Et tes parents ils en ont pensé quoi de ton choix d'orientation ?

Ma mère elle m' voulait dans les bureaux. Elle m'a dit : « Quand t'étais petit tu travaillais, après t'as voulu jouer le barbeau ».

Jouer le barbeau ?

Ouais jouer le branleur, frimer, faire le auch' [chaud]. Après elle m'a dit : « Regarde ton père il a fait plomberie... ». Elle franchement elle voulait pas que j' fasse un métier manuel. « Un sale truc » elle m'a dit. Mais j'm'en fous, mon père il m'a dit : « Tu travailles, tu fais ça proprement, tu m' fais pas d'histoires et puis voilà y a pas de soucis ». Mais bon moi aussi j'sais c' que j'veux : là j'travail j'suis motivé. Faut savoir c' qu'on veut. [...]

Une revanche sociale par procuration

Tes meilleurs potes ils ont fait quoi après le collège ?

Y en a un il est à Pascal. Y en a un il est à Schumann [lycée général et technologique], et l'autre il est à Jaurès [lycée technologique]. Ils m'ont dit c'est chaud, mais bon ils s'accrochent aussi. Sinon j'ai un pote qu'était avec moi au collège, dans ma classe y avait un autre gars, et tu sais le jour où tu fais tes vœux après le prof il demande : « T'as choisi quoi ? » et mon pote il avait mis Pascal, lui l'autre élève il a dit à mon pote : « Toi à Pascal ? » genre « Qu'est-ce que t'iras foutre à Pascal ? ». Mon pote il lui a dit : « Mais ferme ta gueule toi, il t'arrive quoi ? ». Après ils étaient à Pascal, dans la même classe, et mon pote il l'a baisé. Lui qui parlait, qui

parlait, qui parlait, hé ben il a redoublé, et mon pote il est passé.

Pourquoi il lui avait dit ça à ton avis ?

Bah, « t'as rien à faire à Pascal, t'es pas comme nous ». C'était un mec de Saint-Antoine et mon pote il est des Moulins. Il lui a mis dans l'cul, fallait pas parler. Lui il est passé, toi t'as redoublé, alors maintenant ferme ta gueule.

Le mouvement anti-CPE

Tu l'as vécue comment la période du CPE ?

Franchement on a perdu du temps en cours. Parce que pendant un mois, à peu près, on est parti en cours. Donc juste là on s'en rend compte : on aurait déjà dû commencer ça et on en est encore à ça. Moi franchement les matières générales j'm'en fous, mais c'est en froid que c'est important. Et puis CPE, CPE c'est que du blabla. J'vais te dire, on venait à Perdiguiet, au début c'était : « On fait blocus ou on fait pas blocus ? », bon allez on fait blocus. Au début à 8 heures, tout le monde est là. Une demi-heure après, hop tout le monde a pris le bus, est parti.

Même au début ?

Au début c'était la même. De toute façon c'était les baba-cool, les dérangés, qui faisaient blocus, ils étaient à fond dedans. Le « contrat première embauche », franchement j'ai suivi le truc, c'est vrai ils prennent en otage les jeunes mais bon...

Qui prend en otage les jeunes ?

Bah le gouvernement, parce qu'il fait ça pour que ton patron il te vire quand il

veut. C'est la meilleure celle-là. Mais moi franchement j'm'en fous : les mecs qui faisaient blocus franchement, j'en avais rien à cirer. Moi j'm'en fous, j'voyais que j'pouvais pas rentrer en cours, hop j'entre chez moi.

Donc le CPE tu étais quand même contre si je comprends bien, non ?

Ouais j'étais contre.

Mais pas au point de faire blocus ?

Mais non le blocus c'est de la merde. Mon père j'lui ai dit « blocus », il m'a dit : « Quoi tu peux pas rentrer ? », j'lui dis : « Non ils ont mis des trucs, des palettes ». Il m'dit : « Des p'tits cons ». C'est juste pour esquiver, pour faire genre. Les gars qui faisaient blocus, qu'étaient à fond dedans, pfff...

C'était qui ces gars-là ?

Bah c'est les mecs, les p'tits baba-cool, les Bac STI. Mais quand j'te dis une demi-heure on partait tous, mais une fois j'suis resté jusqu'à dix heures, le premier jour j'crois. Bah à 10 heures, ils étaient tous torchés, gros gaz à la main, teiteilles [bouteilles] à la main, ils étaient torchés. C'était même pas vendredi soir, ils étaient déjà torchés le lundi. Le blocus pour moi ça m'arrange, c'est des bolos quoi ! Ils viennent, ils font le sale boulot pour toi, tu t'en bats les couilles.

C'est quoi les bolos pour toi ?

À l'origine pour moi un bolos c'est un mec qui t'achète du bédo [du shit]. Et moi j'dis ça pour un mec c'est un pigeon. J'l'appelle bolo. L'autre condé il m'dit : « Ramène les caddys », « J'suis ton chien moi ? ».

Et toi tes potes ils en pensaient quoi du CPE, de la mobilisation ?

Ils étaient tous à fond dedans pour à 8 heures 30 se barrer, moi le premier. Ouais on fait blocus, allez tous à la maison, tu viens chez moi boum on s'fait une pizza, après on va en ville.

T'es allé à des manifs en ville ?

Ouais une fois c'était bidon, c'était sous la pluie, les condés [flics] ils étaient partout, c'était histoire de passer à la télé vite fait. Pfff j'sais même pas si j'y suis passé. J'suis parti une fois, après j'm'en battais les couilles. J'venais le matin mais bon, j'savais que j'allais repartir.

T'en as discuté avec ton père par exemple ?

Mon père il s'en battait les couilles. « Ils vous font ça, mais le patron s'il voit que t'es travailleur il va te garder. Tu t'en fous des 35h, tu fais 37h, s'il te paye pas 2h tu vas pas faire de cinéma ! ». [...] Et puis même si ton patron il voit que t'es travailleur il va te garder, s'il voit que t'es vraiment bon il va t'augmenter. Y a pas de raison. [...] Il était pas pour, mais voilà il était pas contre : « Tu travailles, pourquoi il t'éjecterait ? S'il a besoin de toi, il va pas te jarter, c'est logique ».

Après le BEP

Qu'est-ce que t'envisages de faire après le BEP ?

Franchement j'sais pas. Déjà faut que j'aie le BEP, pour peut-être poursuivre soit en bac pro, peut-être en bac STI mais bac STI à ce qu'il paraît c'est bidon parce que c'est pour aller travailler dans les bureaux

et à c'qu'il paraît c'est blindé [bouché]. Donc peut-être plus le bac pro. Parce que le bac pro au moins on t'embauche. Tu commences aux alentours de 1 500. [...] Notre prof principal il nous dit franchement si on veut travailler et pas pointer à l'ANPE c'est le bac pro, parce que le bac STI c'est pour poursuivre en BTS, en général. Alors que bac pro pour aller en BTS après c'est plus chaud mais t'es sûr d'avoir du boulot, par rapport au bac STI.

Et après le bac pro ?

J'sais pas, j'verrai c'que me disent les profs. Mais bon, si j'peux continuer en BTS, s'ils m'acceptent, pourquoi pas ? Mais ça me gêne pas d'aller travailler. Imaginons j'ai déjà ça comme diplôme, après j'peux faire un autre diplôme à côté. Mais bon, déjà faut que j'aie le BEP, j'ai pas envie de viser trop à long terme parce que j'en ai marre, le brevet j'l'ai pas eu la première fois. [...]

Y en a dans ta classe qui veulent aller travailler directement après le BEP ?

Ouais y en a deux, parce que j'crois qu'ils en ont marre de l'école. J'pense qu'ils vont s'en rendre compte après : ils vont arrêter et puis ils vont faire quoi ? Ils vont rester pendant deux mois, trois mois, sans aller à l'école, mais après ils vont s'emmerder. Après ça dépend les gens. Moi je sais que si j'dis ça à mon père, si j'ai pas de diplôme, il me met un crochet et puis hop j'vais en cours.

Travail, chômage, racisme

Tes parents ils te disent quoi justement par rapport à ton avenir ?

« Tu travailles à l'école ». Après mon père il m'dit : « T'as envie d'aller à l'ANPE poin-

ter tous les mois ou quoi ? Bah travaille, fais-moi pas honte ». Et puis même moi j'veux réussir. J'veux gagner des sous, y a besoin d'argent pour construire sa vie. Faut savoir c'qu'on veut, et puis j'pense que quand t'es pas fainéant tu réussis.

Si je comprends bien tu es plutôt optimiste par rapport à l'avenir ?

J'suis plutôt optimiste parce que j'sais que j'suis travailleur, genre un gars il m'dit : « Tu viens tu fais ça », j'vais pas faire de chichi avec lui, j'vais le faire et puis voilà.

Cela t'arrive quand même de penser à la possibilité du chômage des fois ?

Ouais, mais moi j'me dis que si j'suis au chômage, après j'vais aller à l'ANPE ou en boîte d'intérim, et puis dès qu'on me donnera l'occasion j'essaierai de pas la rater, et puis voilà. T'es là, t'es dispo, t'as des compétences, et puis normalement ça doit passer. Y a pas de raison.

Mais alors le chômage ça vient d'où d'après toi ?

En partie c'est la fainéantise des gens, mais quelquefois il va y avoir des facteurs qui rentrent en compte. Le racisme, tu vois y a pas que histoire blancs/noirs/arabes, y aura aussi j'sais pas les pédés, moi j'suis pas pédé mais bon tu m'comprends : les pédés, les handicapés, les mecs comme ça. Les patrons ils veulent que c'qui leur ressemble. Les patrons ils veulent pas de mecs différents. Mais moi j'pense que si t'es compétent et que t'as de la tchatche, hé ben c'est bon. [...] ■